Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 27 (1970)

Heft: 2

Rubrik: Archäologische Berichte

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Archäologische Berichte

La provenance des vases mycéniens de Neuchâtel

Par Denis Knoepfler, Paris

Bien que leur découverte remonte au début du XIXe siècle, les quarante-cinq vases mycéniens qu'abrite aujourd'hui le Musée Archéologique Cantonal de Neuchâtel n'ont jamais fait l'objet d'une véritable publication[1]. C'est donc une lacune relativement importante que comblera ici le Corpus Vasorum Antiquorum, dont un prochain fascicule suisse groupera sans doute les musées de Berne et de Neuchâtel. Avec quelque retard, il mettra à la disposition des spécialistes de la céramique mycénienne une série de pièces dont certes ils n'ignoraient pas l'existence, mais que, faute de descriptions précises et, surtout, faute de bonnes reproductions, ils se contentaient jusqu'ici d'insérer dans leurs répertoires sans pouvoir en tenir réellement compte dans leurs travaux de synthèse[2].

Mais il nous a paru utile, en raison de l'ancienneté de cette collection et de l'intérêt qu'elle présente au point de vue de l'histoire de l'archéologie, de présenter à part les résultats d'une petite recherche que nous avons entreprise pour essayer de déterminer le plus exactement possible la provenance de ces vases, en même temps que la date et les circonstances de leur découverte. Tel est l'objet du présent article.

Les vases mycéniens font partie d'une collection d'antiquités grecques que le Musée doit à la générosité d'un personnage fort attachant, le colonel Charles-Philippe de Bosset, né et mort à Neuchâtel (1773–1845), qui, entre 1810 et 1814, fit des fouilles à Céphallénie (ou Céphalonie), tandis qu'il était, avec le grade de major, gouverneur de cette île au nom de Sa Majesté Britannique: voilà ce que nous apprennent les diverses notices biographiques consacrées à de Bosset[3]. Ces renseignements sont fort précieux, puisque déjà ils nous permettent de situer d'une manière approximative la découverte des vases dans le temps et dans l'espace; mais

---

* Nous tenons à remercier ici notre maître M. Jacques Tréheux, professeur à l'Université de Neuchâtel et à la Sorbonne, qui a pris la peine de relire ce texte et, avec son ordinaire bienveillance, nous a suggéré plusieurs corrections. Nos remerciements s'adressent également à M. le conseiller d'Etat Carlos Grosjean qui, en nous autorisant à travailler au Musée d'Archéologie malgré la vacance consécutive à la mort tragique du conservateur, le regretté Jean-Pierre Jéquier, nous a honoré de sa confiance; à M. Léon Montandon, conservateur du Musée d'Art et d'Histoire, grâce auquel nous avons pu consulter le précieux catalogue manuscrit de l'ancien musée de Neuchâtel; à M. Jean-Pierre de Bosset, enfin, qui, le plus libéralement du monde, nous a ouvert l'accès aux archives de sa famille.

[1] L'article de P. Dessoulavy, *Vases Mycéniens du Musée de Neuchâtel (Suisse)*, RA 1900 II 128–147, n'offre, en fait d'illustrations, que d'approximatifs dessins (et encore pas pour toutes les pièces). Il y a longtemps déjà que S. Benton, *The Ionian islands*, BSA 32 (1931–32) 223 n. 2, avait relevé cette lacune en déplorant que les vases de N. fussent «badly illustrated».

[2] Cela est tout particulièrement frappant chez V. R. d'A. Desborough, *The last Mycenaeans and their successors, an archaeological survey c. 1200 – c. 1000 B.C.* (Oxford 1964) 103: le grand spécialiste ne semble d'ailleurs connaître les vases de N. que d'une manière tout à fait indirecte (cf. ibid. n. 7 qui renvoie à CRAI 1909, 382ss. où, en fait, il n'est pas une seule fois question de ces pièces). C'est encore dans les fameuses *Untersuchungen zur Chronologie der geometrischen Stile in Griechenland* I (Karlsruhe 1917) de B. Schweitzer, que l'on trouvera, p. 51ss., la meilleure étude sur les vases mycéniens de Neuchâtel.

[3] La plus complète est celle de A.-F. de Mandrot dans le Musée Neuchâtelois 1865 (2e année) 265–274; mais on se reportera de préférence à celle de L. Montandon dans le Dict. Hist. et Biogr. de la Suisse II (1922) 253. Les dates indiquées pour le gouvernement de Ch.-Ph. de Bosset

c'est ailleurs qu'il faut aller chercher de plus amples informations sur une fouille qui, précédant d'environ un demi-siècle celles de Heinrich Schliemann, était l'une des premières, et sans doute même la première à produire cette céramique 'archaïque' à laquelle devait être attaché, un jour, le nom prestigieux de Mycènes[4].

Il existe, en effet, comme par miracle, un témoignage contemporain sur la fouille de Charles-Philippe de Bosset; cependant, avant de considérer ce texte, faisons rapidement le tour de nos autres sources: le catalogue manuscrit de l'ancien musée municipal, tout d'abord, indique que les vases, trouvés au fond d'antiques 'catacombes', proviennent du district de Livatho, c'est-à-dire de cette région – la plus riche et la plus peuplée de l'île – qui s'étend au sud-est de l'actuel chef-lieu Argostoli[5]. Quant aux archives privées de la famille de Bosset, elles contiennent, parmi les nombreux papiers qu'a laissés le fouilleur de Céphallénie, deux documents qui mentionnent ces mêmes 'catacombes': il s'agit, dans le premier cas, d'une liste de noms de lieux qui doit fournir «quelques indices sur les Antiquités de Céphalonie pour servir à de futures recherches» et, dans le second, d'une carte, apparemment inachevée, qui place le site en question à proximité immédiate d'Hagios Georgios, l'ancienne capitale vénitienne[6]. L'examen des sources manuscrites ne se révèle donc pas infructueux; on peut regretter, assurément, que la correspondance de de Bosset, où l'on trouve plus d'une allusion à ses découvertes archéologiques, ne dise mot de la fouille des 'catacombes'; mais il n'y a pas à s'en étonner: ami et, d'une certaine façon, disciple de C. R. Cockerell, du baron Haller von Hallerstein et du fameux Stackelberg avec lesquels il était, précisément, en relations épistolaires, de Bosset ne devait pas, à l'égard de l'art grec, éprouver des sentiments ni manifester des goûts bien différents de ceux des 'découvreurs' d'Egine et de Phigalie[7]. Quelle beauté et quel intérêt aurait-il pu, dès lors, trouver à ces petits vases d'aspect tout à fait insolite, vestiges d'une civilisation

---

sont souvent fautives (notamment chez Dessoulavy, art. cit. en n. 1, 130): bien que Céphallénie fût tombée aux mains des Anglais dès le 4 octobre 1809, de Bosset n'en reçut le gouvernement qu'après la prise de Leucade (16 avril 1810) où il s'était illustré. Ayant obtenu un congé pour retourner en Angleterre, il quitta Céphallénie en janvier 1814 et ne revint dans les îles Ioniennes qu'en mars 1816, date à laquelle son mandat prit officiellement fin: son gouvernement effectif dura donc un peu moins de quatre ans (cf. le curriculum vitae que de Bosset a placé au début de son livre *Parga and the Ionian islands*, 2nd ed. [London 1822] 1–41).

[4] Des vases mycéniens furent, comme on sait, achetés par lord Elgin et aussi par J. W. Burgon dans les premières années du XIXe siècle (cf. A. Furtwängler et G. Loeschcke, *Mykenische Vasen* [Berlin 1886] 41 et 46, et E. J. Forsdyke, *Catalogue of the Greek and Etruscan vases in the British Museum* I [London 1925] Part I, A 1085 et A 1094–1097). Par ailleurs des voyageurs, comme W. Gell, *The itinerary of Greece* (London 1810) 42, ou E. Dodwell, *A classical and topographical tour through Greece* II (London 1819) 237, signalent des tessons décorés de spirales à Mycènes. Mais, parmi ces premiers spécimens, seuls les vases de N. forment une collection homogène, puisqu'ils proviennent, eux, d'une véritable fouille ainsi que nous le verrons. On s'étonnera, dès lors, de ne pas voir le nom de de Bosset plus souvent cité dans les ouvrages généraux d'archéologie mycénienne: il n'y a guère que E. T. Vermeule, *Greece in the Bronze Age* (Chicago and London 1964) 82, qui lui fasse la petite place qu'il mérite.

[5] Ce catalogue se trouve actuellement au Musée d'Art et d'Histoire (fol. 203ss.). La rédaction de la notice concernant les vases semble de peu postérieure au don et les indications qu'elle fournit remonter directement au donateur, c'est-à-dire au fouilleur lui-même. Le catalogue, également manuscrit, du Musée d'Archéologie (où sont les vases) n'est qu'un abrégé, relativement récent, du premier.

[6] Dossier XVIII, pièce 42 (liste des sites archéologiques). Quant à la carte, elle doit, avec un certain nombre de plans et de dessins, être envoyée sous peu au Musée d'Histoire d'Argostoli où le gouvernement du major de Bosset sera désormais évoqué à côté de ceux des provéditeurs vénitiens, des généraux russes et français et des lords hauts commissaires anglais.

[7] Ch.-Ph. de Bosset était avant tout numismate, comme en témoigne son *Essai sur les médailles antiques des îles de Céphalonie et d'Ithaque* (Londres 1815) (cf. L. Robert, *Etudes de numismatique grecque* [Paris 1951] 84 et n. 5). Mais la découverte à laquelle il attachait le plus de prix est celle d'un petit temple dorique (près de Skala à l'extrémité sud-est de l'île), dont

qu'aucune tradition littéraire ne paraissait éclairer? Car malgré le voisinage d'Ithaque, royaume de cet Ulysse dont il croyait, avec la plupart de ses contemporains, reconnaître le palais au sommet de l'Aetos[8], il ne fut pas près, semble-t-il, d'imaginer qu'il pouvait y avoir une relation entre le monde homérique et celui qu'il avait commencé à exhumer. Si l'intuition géniale de Schliemann lui fit donc défaut[9], il tint, néanmoins, à rapporter en Europe sa curieuse collection, révélant par là qu'elle ne le laissait pas complètement indifférent. Mais représentait-elle pour lui autre chose qu'un souvenir? Il est permis d'en douter, puisque, rompant avec ses habitudes, il renonça à la confier au British Museum et la garda chez lui[10]; comme ces pièces étaient tout de même un peu encombrantes, il dut se résoudre, en 1836, à les donner au petit musée de sa ville natale. Ainsi, quand fut créé, plus d'un siècle après cette date, le Musée d'Archéologie, les vases mycéniens provenant des 'catacombes' du Livatho allèrent, tout naturellement, rejoindre les fameuses collections d'Auvernier et de La Tène au Palais Du Peyrou[11].

Il faut maintenant, sans plus tarder, en venir au témoignage dont nous avons signalé l'existence tout à l'heure: on le trouvera dans le récit de voyage de lord Holland[12]. Ce praticien anglais de bonne renommée fit, en effet, un court séjour à Céphallénie en février 1813 et y rencontra le major de Bosset alors gouverneur de l'île. Evoquant l'activité archéologique de son hôte, il nous rapporte, entre autres fouilles, la découverte fort récente de 'catacombes' qui, de toute évidence, doivent être identifiées avec celles dont parlent et le catalogue du musée et les archives de Bosset; la description qu'il en donne – document capital malgré sa brièveté[13] – nous apprend que ces 'catacombes' se trouvent entre le château Saint-Georges (autrement dit Hagios Georgios) qui domine toute la plaine du Livatho jusqu'à la mer, et le village de

---

quelques vestiges subsistent aujourd'hui encore (cf. G. Daux, *Chronique*, BCH 1958, 732 et Sp. Marinatos, Arch. Delt. 16 [1960] 41). Nous essayerons, dans un prochain article, de reconstituer cette fouille à l'aide de divers documents et nous publierons les petits objets qui y ont été découverts.

[8] Il connaissait, en effet, et avait adopté l'opinion de W. Gell, *The geography and antiquities of Ithaca* (London 1807) 48ss., sur l'identification de ce palais (cf. son *Essai* ... p. 11); il fit lui-même des «recherches» à Ithaque (op. cit. 10s.) où il eut la bonne fortune de découvrir, au pied de l'Aetos, une épée mycénienne qui a été publiée par S. Benton, BSA 29 (1927–28) 113–116. Cette épée se trouve également au Musée d'Archéologie de Neuchâtel.

[9] Schliemann eut, cependant, dans les îles Ioniennes, moins de chance que de Bosset: il ne trouva à Ithaque qu'une vingtaine d'urnes tardives, mais qu'il attribua aussitôt à Ulysse et à Pénélope! (cf. *Ithaque, le Péloponnèse, Troie* [Paris 1869] 32).

[10] Le British Museum, auquel de Bosset fit don de la plupart de ses monnaies (cf. son *Essai* ... p. 10) et de nombre d'autres objets (comme en témoignent les reçus conservés dans le dossier XVIII des archives de B.), ne possède aucun vase mycénien qui puisse lui avoir appartenu: Forsdyke (op. cit. en n. 4) n'aurait pas manqué de l'indiquer, car il connaissait les vases de N. (mentionnés, avec une petite erreur dans la référence, p. XLIV n. 4).

[11] Il paraît nécessaire de souligner que ces vases se trouvent bien à Neuchâtel – et non pas à Lyon comme l'écrit curieusement G. Karo, RE suppl. 6 (1935) s.v. *Mykenische Kultur* 610 – et qu'ils sont toujours «accessibles», contrairement à ce que croit E. T. Vermeule (op. cit. en n. 4) 386.

[12] Henry Holland, *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia, etc., during the years 1812 and 1813* (London 1815).

[13] Vu l'importance de ce texte, il n'est peut-être pas inutile que le lecteur l'ait sous les yeux: (pp. 38–39) «Between the castle of St. George and the village of Metaxata, five miles from Argostoli, there are large catacombs, nine or ten of which have lately been opened, so as to display the curious excavation of tombs in the loose calcareous rock which occurs at the place. Some of the caverns are distinct, others connected together. There is likewise much variety in the number and arrangement of the tombs in each; some containing only six, others as many as sixteen, regularly disposed. Major du Bosset [sic] has a considerable collection of sepulchral urns, inscriptions, etc., found as well in these catacombs as in other parts of Cephalonia.» Le terme «lately» ne fournit évidemment qu'une date approximative: il est probable que la fouille remonte au moins à 1812, car de Bosset reçut le 31 déc. 1812 une médaille d'or des habitants

Metaxata situé à quelques kilomètres au sud de ce dernier, ce qui correspond donc parfaitement aux indications topographiques glanées dans nos sources manuscrites.

Grâce à lord Holland il est possible de se faire une idée assez précise de ces 'catacombes', que le voyageur paraît avoir visitées en personne, sans doute même en compagnie du fouilleur: taillées dans le calcaire poreux et friable (tuf) qui affleure partout en cette région[14], elles ne se distinguent pas, pour ce qui est de la forme générale, des tombes à chambre dont le type est bien connu sur le continent comme ailleurs pendant toute l'époque mycénienne[15]. Elles présentent toutefois, par rapport à ces dernières, une particularité que les fouilles postérieurement entreprises à Céphallénie ont révélée être commune à presque toutes les nécropoles de l'île: au lieu d'être plat, le sol des chambres est creusé, comme la description du voyageur anglais le fait nettement apparaître, de fosses approximativement rectangulaires en nombre et en disposition variables, et ce sont ces fosses qui constituent les tombes proprement dites[16]. S'il ne précise pas les dimensions de chacune des chambres, et s'il omet de décrire leur entrée (est-elle précédée, comme c'est le cas le plus souvent, d'un couloir d'accès?), lord Holland note encore que les neuf ou dix 'catacombes' qui ont été ouvertes, sont soit indépendantes, soit communicantes; il signale enfin que la fouille mit au jour de nombreuses «urnes funéraires» et aussi des ossements humains qui retinrent tout particulièrement son attention de médecin et de savant[17].

Mais le principal intérêt du récit de lord Holland réside en ce fait qu'il nous permet d'identifier les 'catacombes' explorées par de Bosset avec la grande nécropole de Mazarakata (voir carte fig. 1 où ce nom est encadré): par sa situation d'abord – Mazarakata se trouve à environ un kilomètre au sud-ouest de la colline d'Hagios Georgios[18] – et ensuite par le nombre tout à fait exceptionnel des chambres qui la constituent – pas loin de vingt alors que les autres

---

de Céphallénie en reconnaissance de l'œuvre accomplie, et le décret mentionne, pour conclure les «excavations, performed in various parts of the Island, without public expense ...» (cf. de Bosset, op. cit. en n. 3, 142); or la grande découverte du temple (cf. supra n. 7) ne date que du printemps 1813.

[14] Cf. J. Partsch, *Kephallenia und Ithaka* (Gotha 1890) 21 et A. Philippson, *Die griechischen Landschaften* II 2 (Frankfurt 1958) 516: ce calcaire du pliocène est facile à travailler car il ne se durcit qu'au contact de l'air.

[15] Cf. A. J. B. Wace, *Mycenae* ... (Princeton 1949) 14s.; en dernier lieu Desborough (op. cit. en n. 2) 32ss. et J. Deshayes, *Argos, les fouilles de la Deiras* (Paris 1966) 238ss.

[16] Ces fosses se rencontrent à Diakata (Kyparissis, Arch. Delt. 5 [1919] 92ss.), à Lakkithra (Marinatos, Arch. Ephem. 1932, 17ss.), à Metaxata (Marinatos, Arch. Ephem. 1933, 73ss.), à Parisata (Marinatos, Prakt. 1951, 185s.); elles sont absentes, en revanche, à Prokopata (Kavvadias, Prakt. 1913, 75s.), à Gephyri (Kyparissis, Arch. Delt. 5 [1919] 114s.) et dans deux des trois chambres de Kontogenada (Marinatos, Arch. Ephem. 1933, 99). Pour la grande nécropole de Mazarakata, voir infra, passim. Desborough (op. cit. en n. 2) 35 et 104, attribue cette coutume à la présence (attestée par la céramique) d'éléments non-mycéniens sur l'île. Il faut noter, cependant, que des fouilles récentes ont mis au jour des fosses identiques en Elide (cf. Arch. Delt. 20 [1965], *Chron.* p. 209 et pl. 229–230). Nous devons ce renseignement à leur inventeur, M. P. Thémélis, que nous remercions ici (cf. BCH 1968, 824ss.).

[17] Op. cit. en n. 12, 39. Les inscriptions qu'il signale (cf. supra n. 13) ne peuvent, naturellement, provenir que des autres fouilles mentionnées dans la même phrase. Dans le catalogue de N., la provenance «Catacombes de Livatho» (cf. infra, n. 40) est indiquée pour les objets suivants: 45 vases mycéniens (inv. 45–58 bis, 59–65 bis, 66–85 et 90–91), 2 pointes de lance en bronze d'un type nettement mycénien (inv. 97–98), 1 crâne sans doute mycénien (inv. 44), 5 vases post-mycéniens (inv. 86–88 bis et 89) et 5 pesons (inv. 92–96). Ces deux dernières catégories d'objets (parmi lesquels se trouve un lécythe pansu à décor réticulé de la première moitié du IVe siècle av. J.-C.) attestent soit une réutilisation tardive des chambres, soit un culte des morts dont on trouve d'autres exemples à Céphallénie (cf., e.g., Marinatos, Arch. Ephem. 1932, 23 et 1933, 97ss.). Ces pièces ont été en partie «publiées» par Dessoulavy (art. cit. en n. 1) 143ss.

[18] La distance qui sépare Mazarakata d'Argostoli correspond aux «five miles» indiqués par lord Holland (cf. supra n. 13). De plus, la nécropole se trouve exactement à l'endroit où la carte de de Bosset place les 'catacombes' (cf. supra n. 6).

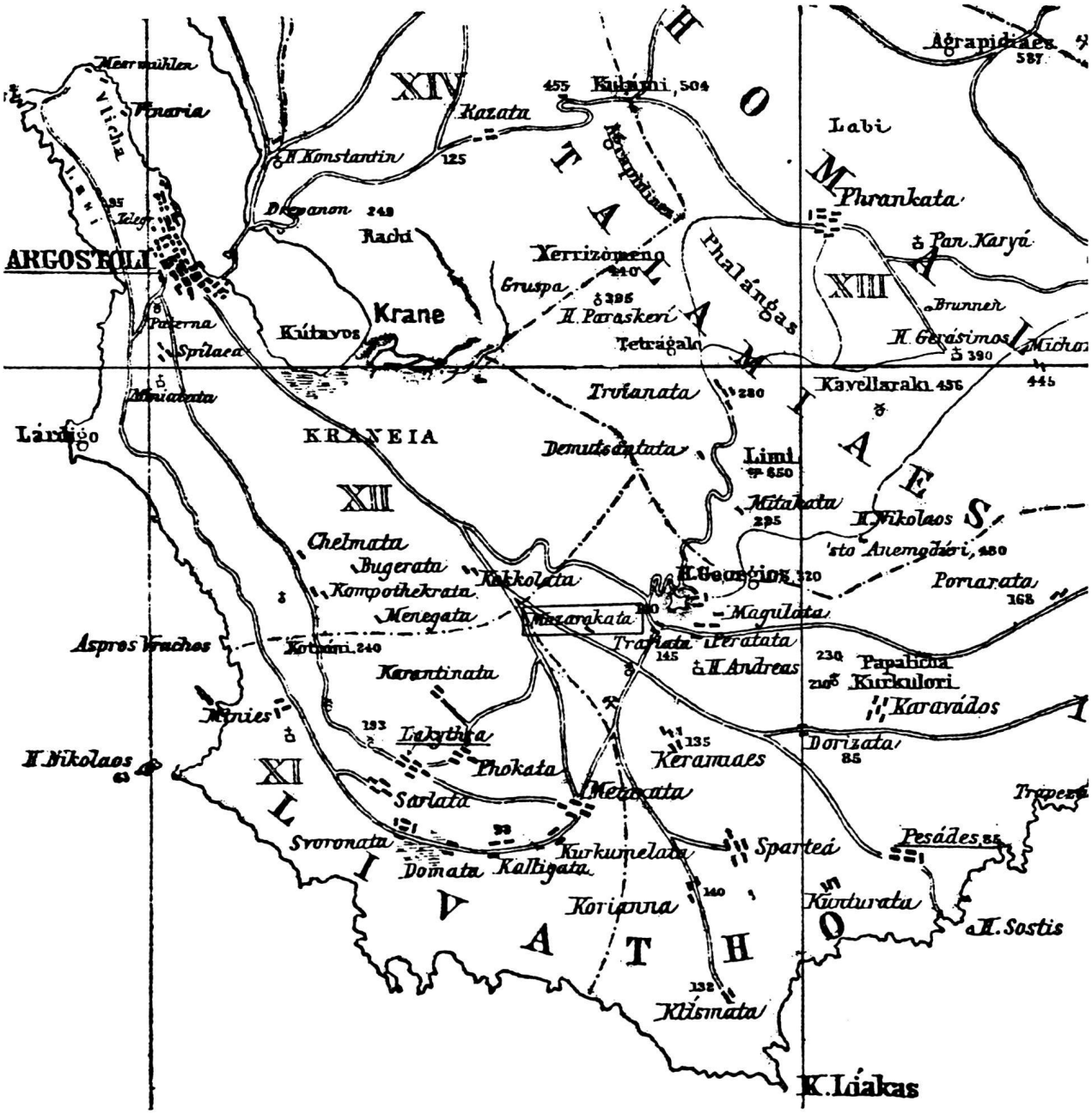

Fig. 1. Le Livatho et ses environs (1:100 000) (d'après J. Partsch).

nécropoles de l'île n'en comprennent jamais plus d'une demi-douzaine[19] – la nécropole en question répond très exactement, en effet, à la description donnée par le voyageur. Cette identification rejoint d'ailleurs une hypothèse ancienne, puisque, en 1921 déjà, D. Fimmen pensait pouvoir affirmer que les vases de Neuchâtel provenaient de Mazarakata[20]. Notons toutefois que cette hypothèse ne reposait alors sur rien de solide, ce qui explique apparemment que la plupart des savants aient négligé de la retenir malgré l'autorité de son auteur[21]. Aujourd'hui,

[19] Cf. Marinatos, Arch. Ephem. 1933, 100. Après Mazarakata, la plus grande nécropole est celle de Metaxata avec cinq chambres (deux d'entre elles ont été découvertes récemment: cf. Marinatos, Arch. Delt. 1960, 41).

[20] D. Fimmen, *Die Kretisch-mykenische Kultur*[1] (Leipzig und Berlin 1921) 4: «Aus derselben Nekropole [sc. Mazarakata] stammen offenbar die mykenischen Vasen der Sammlung Bosset [sic] im Museum von Neuchâtel.» Or Dessoulavy (art. cit. en n. 1), auquel Fimmen renvoie, avouait, 131 n. 1, ne rien savoir «sur les fouilles de M. de Bosset à Livato [sic] et ailleurs».

[21] Ainsi A. Furumark, *The Mycenaean pottery, analysis and classification* (Stockholm 1941) 45 n. 3, se réfère à Dessoulavy (art. cit. en n. 1) sans autre précision. Marinatos, Arch. Ephem.

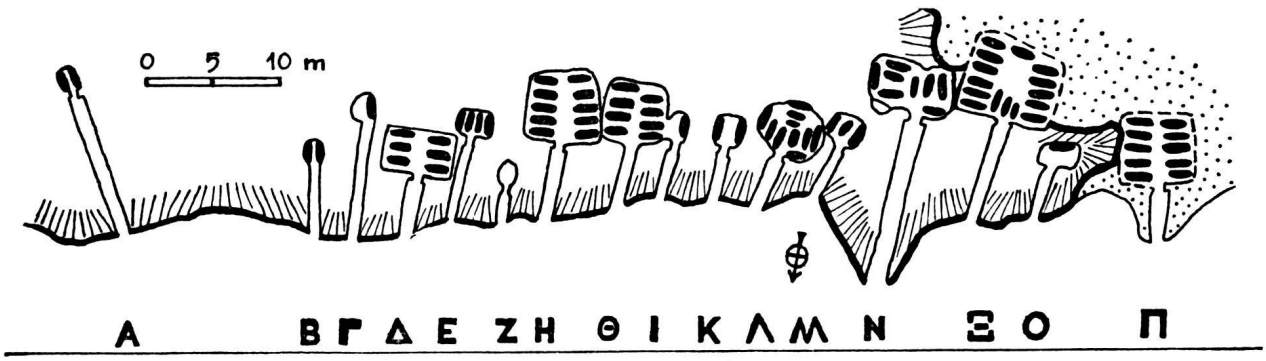

Fig. 2. La nécropole de Mazarakata (d'après P. Kavvadias).

en revanche, fondée sur une identification qui ne laisse guère de place au doute, elle présente un haut degré de probabilité. Mais, pour que cette probabilité se mue en certitude, il reste encore à montrer que les fouilles pratiquées à Mazarakata, loin d'exclure la possibilité d'une première exploration du site vers 1812, rendent au contraire inéluctable la conclusion vers laquelle nous nous sommes acheminé.

Une constatation s'impose d'emblée: quand P. Kavvadias entreprit, au début de ce siècle, de fouiller Mazarakata, il y avait longtemps que la nécropole n'était plus intacte. Une trentaine d'années auparavant O. Riemann avait, en effet, reconnu en ce lieu, et plus précisément à l'endroit où la nécropole atteint la route d'Argostoli, une chambre relativement bien conservée, mais dont le plan ne lui apparut pas clairement, étant donné qu'elle s'ouvrait d'un côté sur un long couloir et de l'autre, à la suite d'un effondrement, sur un grand espace à peu près circulaire: des fosses creusées de main d'homme dans le sol indiquaient que cet espace avait été lui-même, comme le note l'archéologue français, «couvert autrefois et partagé en *plusieurs chambres*» (c'est nous qui soulignons)[22]. En 1894, P. Wolters, attiré à Mazarakata par la découverte des fondations d'une *tholos*, y repéra deux nouvelles chambres précédées l'une et l'autre d'un *dromos:* quoique ces chambres eussent *déjà* été visitées, le caractère mycénien de leur architecture ne lui échappa point[23]. Ainsi en 1899, date à laquelle Kavvadias, ignorant apparemment les observations de ses prédécesseurs, crut découvrir la nécropole, ou en tous les cas être le premier archéologue d'en signaler l'existence, plusieurs chambres étaient connues: si l'on ajoute aux trois chambres explorées et dessinées par Wolters (chambres *Λ M* et *N* du plan fig. 2) au moins deux chambres dont il ne subsistait plus que les fosses mentionnées par Riemann (chambres *Ξ* et *Π*), leur nombre s'élevait à *cinq*[24]. Il s'agit, dès lors, de savoir si ces

1932, 33 et 45, N. Valmin, *Das adriatische Gebiet in Vor- und Frühbronzezeit* (Lund 1939) 63, lord W. Taylour, *Mycenaean pottery in Italy and adjacent areas* (Cambridge 1958) 132 n. 3, Desborough (op. cit. en n. 2) 103, parlent des vases du Livatho ou de Neuchâtel. Seuls, à notre connaissance, S. Benton (art. cit. en n. 1) 228, et R. Hope Simpson, *A gazetteer and atlas of Mycenaean sites* (London 1965) n° 338, ont adopté l'identification de Mazarakata (mais sans aucune justification ni même référence à Fimmen).

[22] O. Riemann, *Recherches archéologiques sur les îles ioniennes* II: *Céphalonie* (Paris 1879) 28–29. Riemann rapporte le témoignage d'un habitant du Livatho selon lequel ces chambres existaient encore «il y a une vingtaine d'années». L'archéologue remarqua, outre *N*, l'entrée dissimulée d'une chambre qui est sans doute la chambre *O* du plan fig. 2.

[23] P. Wolters, *Mykenische Gräber in Kephallenia*, AM 19 (1894) 486–490 (cf. en particulier le plan des trois chambres p. 488). Entre-temps, la nécropole avait été visitée par Partsch (op. cit. en n. 14) 21 et 79, qui l'avait signalée à G. Biedermann, *Die Insel Kephallenia im Altertum* (München 1887) 74. Ce dernier ne fait d'ailleurs que rapporter une courte notice en grec (dont l'auteur est L. Papandreou, qui découvrit la *tholos* de Mazarakata en 1881).

[24] Au cours de cette exploration préliminaire (qui n'eut pas lieu en 1889 comme l'écrit S. Benton [art. cit. en n. 1] 228), Kavvadias ne reconnut, en fait, que *quatre* chambres; bien qu'il ne précise pas leur emplacement par rapport aux douze chambres qu'il découvrit par la suite, un calcul simple permet de les identifier avec les chambres *M*, *N*, *Ξ* et *Π*: on peut, en effet, inférer de ses indications (CRAI 1909, 384, où il est dit que 47 des 83 tombes ont été

cinq chambres font partie de l'ensemble que de Bosset avait fouillé quelque cent ans plus tôt. De ce point de vue, le fait qu'elles aient été retrouvées vides ou même ruinées ne constitue guère qu'un indice, mais positif; plus convaincantes sont les analogies que l'on peut relever entre ces chambres et les 'catacombes' telles que les décrit lord Holland: *Ξ* avec ses *quinze* tombes est la plus grande chambre de la nécropole; or d'après le voyageur anglais le nombre des fosses, d'une chambre à l'autre, varie entre six et *seize*. Malgré cette différence d'une unité, différence que l'action du temps suffirait d'ailleurs à expliquer[25], l'identification peut ici être considérée comme certaine. *N* avec ses huit tombes, *Λ* et *Π* qui en ont toutes les deux dix, répondent également, quoique d'une manière moins précise, à la description de lord Holland. Seule *M* fait difficulté, car elle ne comprend que trois tombes; comme ces trois fosses sont, toutefois, très peu profondes[26], il est fort possible que l'hôte de de Bosset, n'ayant remarqué aucune cavité dans le sol, ait conclu à l'absence de fosses, mais ne se soit pas soucié de mentionner ce détail dans sa brève description[27]. Relevons, en outre, que *M* communique avec *Λ* (par un passage assez peu visible, il est vrai); or lord Holland signale, on s'en souvient, qu'un certain nombre de chambres présente cette particularité et, comme il n'y a en dehors de *Λ* et de *M* que *Θ* et *I* qui soient véritablement communicantes, il faut bien admettre, semble-t-il, que cette petite chambre fut, elle aussi, explorée par l'ancien gouverneur de l'île.

Même ainsi, cependant, notre enquête n'est pas achevée, puisque, selon le précieux témoignage de lord Holland, le nombre des 'catacombes' qu'avait «ouvertes» Charles-Philippe de Bosset se montait à neuf ou dix; c'est, par conséquent, *quatre* chambres au moins qu'il importe d'identifier encore parmi celles que découvrit Kavvadias en 1908, lors d'une fouille entreprise aux frais et pour le compte du hollandais Goekoop. Mais cette identification est loin d'être aisée, vu que le ou, plutôt, les rapports de Kavvadias ne fournissent pas les précisions qu'on eût été en droit d'attendre sur l'état de chacune des chambres au moment de leur découverte[28]. Il semble bien, au surplus, que le grand archéologue grec, entraîné par la passion partisane de son mécène qui voulait, contre Dörpfeld, faire de Céphallénie l'Ithaque d'Homère[29], ait eu tendance à grossir les résultats de sa fouille et à dissimuler, peut-être inconsciemment, ses déconvenues: il déclare, en effet, avoir trouvé douze nouvelles chambres comprenant, au total, quarante-sept tombes *la plupart intactes*[30]. Or, malgré cette indication somme toute

---

découvertes en 1908) que les quatre chambres en question comprennent ensemble 36 tombes; or *M* (3) + *N* (8) + *Ξ* (15) + *Π* (10) ou *Λ* (10) = 36. Comme *Π* était immédiatement visible, il faut éliminer *Λ* qui, étant relié à *M* par une porte très basse, a très bien pu échapper à l'attention de l'archéologue grec. Cf. Prakt. 1899, 17 (annonce de la découverte).

[25] Cette chambre était si endommagée au début du XXe siècle que Kavvadias ne vit pas immédiatement, semble-t-il, de combien de tombes elle était constituée: au Congrès du Caire (cf. infra n. 28), il annonçait seize chambres avec 75 tombes seulement (au lieu de 83), ce qui laisse supposer que les 8 tombes de la moitié sud – à ciel ouvert – de *Ξ* n'apparaissaient guère.

[26] Cf. Wolters (art. cit. en n. 23) 489. Il est significatif, d'autre part, que Papandreou, source de Biedermann (op. cit. en n. 23) n'en ait vu que deux.

[27] En fait, il n'y a que *Z* (dont il n'est pas possible de dire si elle a été fouillée par de Bosset avant de l'être par Kavvadias) qui soit totalement dépourvue de fosse tombale.

[28] Sur la fouille de 1908, voir: *IIe Congrès International d'Archéologie* (Le Caire 1909) 201–202, CRAI 1909, 382–391 (plan p. 383 fig. 1) et *Προϊστορικὴ Ἀρχαιολογία* (Athènes 1909) (et non pas 1914 comme il est indiqué sur la couverture) 355–371. Dans ce dernier livre, p. 355 (de même que dans les CRAI de 1911, 6) Kavvadias annonçait un ouvrage entièrement consacré à ces fouilles (*Ἀνασκαφαὶ ἐν Κεφαλληνίᾳ – Ausgrabungen in Kephallenia*). Quoique parfois cité (e.g. par Bürchner, RE 11 (1921) s.v. *Kephallenia* 195 et Levi, EAA 2 (1959) s.v. *Cephalonia* 453), celui-ci n'a jamais paru. G. Karo, AA 1909, 108, qui déclare en avoir vu les épreuves, parle également d'un rapport pour les Praktika de 1909; or cet article, lui non plus, n'a pas été publié (car ce ne peut être ni Prakt. 1912, 247ss., ni Prakt. 1913, 74ss.).

[29] A. E. H. Goekoop, *Ithaque, la Grande* (Athènes 1908). Cf. notamment p. 10s. où l'on voit que cette théorie repose en partie sur les fouilles de Kavvadias. Sur ce personnage, voir le témoignage, évidemment partial, de son ancien 'protégé' W. Dörpfeld, *Alt-Ithaka* (München 1927) 24ss., 49 et 149.

[30] CRAI 1909, 384: cette remarque s'applique, sans équivoque possible, aux *tombes* et non

assez vague (et une imprécision de ce genre ne laisse pas d'inspirer, à elle seule, quelque méfiance), le nombre des tombes vides ou perturbées paraît avoir été considérable; il suffit de recenser le matériel archéologique recueilli par Kavvadias pour se rendre compte qu'il est très inférieur, quantitativement, à celui qu'eussent dû produire douze chambres à peine touchées[31]. On peut affirmer, d'ailleurs, que l'une d'entre elles au moins ne rapporta rien: la chambre *Λ*, qui avait échappé à Kavvadias en 1899, était, en effet, déjà connue de Wolters, ce qui porte à un minimum de dix le nombre des tombes fouillées dès avant 1908[32]. Les photographies publiées semblent, en revanche, garantir que les chambres *A* et *B*, situées à l'extrémité est de la nécropole et contenant chacune deux tombes, furent trouvées intactes[33]; mais là encore, il est significatif que les seules chambres dont l'intégrité ne fasse guère de doute soient parmi les plus petites et aussi parmi les plus éloignées de la route d'Argostoli, voie d'accès naturelle à la nécropole pour les voyageurs modernes (et pour de Bosset!).

Sur les neuf chambres qui, toutes déductions faites, peuvent encore être prises en considération, quatre seulement (*Δ*, *H*, *Θ* et *I*) sont conformes à la description de lord Holland: *Δ* avec ses six tombes semble même être expressément désignée par le voyageur anglais, car ce nombre est celui qu'il attribue à la plus petite des chambres fouillées par de Bosset. *H* et *Θ*, qui en comptent respectivement dix et huit, ne posent pas de problème particulier[34]. Quant à *I*, elle ne comprend, assurément, qu'une seule tombe; mais, étant donné qu'une large ouverture la relie à *Θ*, il n'est pas difficile d'imaginer que lord Holland ait pu, mentalement, agréger la tombe en question au groupe des tombes de la chambre voisine. Aussi, à défaut de preuve, la coïncidence numérique rend-t-elle vraisemblable l'hypothèse qui vient d'être suggérée, selon laquelle ces quatre chambres sont précisément celles qui manquaient encore à notre reconstitution; et cette hypothèse peut être acceptée avec d'autant moins de réticence qu'elle n'implique pas que Kavvadias ait, de propos délibéré, masqué la vérité: comme il n'y a, en effet, aucune raison de penser que le premier explorateur de la nécropole se soit appliqué à vider *toutes* les tombes des chambres qu'il visita, et surtout à les vider *complètement*[35], on doit admettre qu'en de nombreux cas les traces de son passage n'ont pas été remarquées par l'archéologue grec qui, dans l'enthousiasme d'une découverte dont la portée alors était grande, ne voulut probablement pas attacher trop d'importance aux indices qui auraient pu lui révéler l'action de son prédécesseur[36].

---

pas aux *chambres*. Mais Goekoop (op. cit. en n. 29) 33, qui ne peut être soupçonné d'avoir voulu diminuer l'importance de cette fouille, ne signale que *trente* nouveaux tombeaux à Mazarakata.

[31] CRAI 1909, 385. L'inventaire des trouvailles, dans ce rapport, est certes impressionnant, mais seuls sont publiés deux fragments d'une ceinture d'or (fig. 2) et deux petits pots avec anse de la lèvre à la panse (fig. 3). Dans son manuel (op. cit. en n. 28), Kavvadias publie un nombre très restreint de ses trouvailles (cf. infra n. 33), mais – chose surprenante – reprend, *sans indiquer sa source*, une bonne partie des dessins donnés par Dessoulavy (art. cit. en n. 1) et se fait ainsi passer pour l'éditeur de ces pièces soi-disant «ignorées» (p. 355ss.)! Mais la maigreur des résultats obtenus à Mazarakata apparaît surtout si on les compare avec ceux des fouilles postérieures (cf. Marinatos, Arch. Ephem. 1932, 31).

[32] Cf. supra n. 24: notre argument resterait valable si, par extraordinaire, c'était *Π*, et non *Λ*, que Kavvadias n'avait pas remarquée en 1899.

[33] *Προϊστορικὴ Ἀρχαιολογία*, fig. 450 (entrée, apparemment intacte, de *B*), fig. 451 (une des tombes de *B* et son contenu), fig. 465–469 (matériel provenant de *A*).

[34] Wolters (art. cit. en n. 23) 490, signale une grande chambre (non dessinée par lui) à env. 5 m à l'est de la chambre C (= *Λ*): il pourrait s'agir de l'ensemble formé par *Θ* et *I*.

[35] Ainsi une tombe au moins de *Δ* (dont il faut bien admettre qu'elle fut explorée par de Bosset) contenait encore des ossements et de la céramique (*Πρ. Αρχ.*, fig. 452–453). Par ailleurs, le fait qu'il n'y ait, dans la collection de Neuchâtel, que des pièces à peu près intactes (les trois vases recollés, inv. 65, 71 et 76, ont très probablement été brisés au cours d'un transport ultérieur) laisse supposer que de nombreux tessons étaient, en tout cas, restés sur place. Kavvadias lui-même, dans son rapport au Congrès du Caire (cf. supra n. 28), indique qu'une «vieille tombe» (i.e. une tombe appartenant à l'une des quatre chambres repérées en 1899) livra six squelettes, ce qui montre que les chambres 'pillées' étaient loin d'être vides.

[36] Il note, par exemple, que dans certaines tombes les squelettes sont simplement entassés,

Après la fouille de Kavvadias, le site de Mazarakata demeura durant près d'un demi-siècle dans l'abandon; ce n'est qu'en 1951 que Sp. Marinatos y découvrit, à la suite de l'effondrement de la chaussée qui borne la nécropole à l'ouest, une nouvelle chambre, la dix-septième, qu'il faudrait appeler chambre *P*[37]. Si éloignée qu'elle soit, dans le temps, de la fouille de de Bosset, cette découverte fortuite peut, mieux que toute autre, nous aider à comprendre comment ce dernier repéra la nécropole, sans doute fort peu visible à l'époque: pendant les quatre ans que dura son mandat, le gouverneur de Céphallénie fit, en effet, construire un grand nombre de routes à travers l'île et nous savons qu'il apporta un soin particulier à celles du Livatho en raison de l'importance de cette région au point de vue politique, économique et même militaire[38]. Il n'est donc pas interdit de penser que c'est au cours des travaux entrepris sur son ordre pour élargir l'importante voie qui, d'Argostoli, conduit jusqu'à l'extrémité sud-est de l'île, que l'attention du major de Bosset fut, aux abords de Mazarakata, sollicitée par l'aspect singulier de quelque cavité apparue sous la pioche de ses terrassiers, à moins que le nom seul du lieu (s'il existait déjà!) – 'Vers les Tombeaux' – ait suffi à piquer sa curiosité d'archéologue[39].

La convergence des indices fournis par les documents d'archives, les récits de voyage et enfin les rapports de fouille nous autorise ainsi à considérer comme certaine, désormais, la provenance des vases mycéniens de Neuchâtel[40]. S'il n'a pas été possible de reconstituer la fouille de Charles-Philippe de Bosset dans tous ses détails, du moins le témoignage de lord Holland nous a-t-il permis de déterminer que les vases avaient été découverts peu avant 1813 et que les chambres explorées par l'ancien gouverneur de l'île étaient au nombre de neuf, correspondant très vraisemblablement aux chambres *Δ*, *H*, *Θ*, *I*, *Λ*, *M*, *N*, *Ξ* et *Π* du plan dressé postérieurement par P. Kavvadias. L'identification des mystérieuses 'catacombes' du Livatho n'est pas sans intérêt, croyons-nous, pour l'archéologue et l'historien, du fait notamment que Kavvadias n'a jamais réellement publié les résultats de sa fouille à Mazarakata: il s'ensuivait qu'en dépit de son importance – et cette importance tient non seulement à l'étendue du site mais encore à la proximité de la colline d'Hagios Georgios où se trouvait, sans doute, le centre de la communauté mycénienne de l'île[41] – la nécropole de Mazarakata était loin

---

alors que dans d'autres le seul squelette complet se trouve au fond et est recouvert par des ossements en désordre mêlés à de la terre. Au lieu de distinguer deux types d'ensevelissement (CRAI 1909, 390), ne faudrait-il pas identifier les tombes dont le contenu est ainsi perturbé avec celles que de Bosset avait choisi de fouiller?

[37] Prakt. 1951, 184s. La publication des trouvailles (une quinzaine de vases et des objets de parure) est encore attendue.

[38] C'est dans les ruines d'Hagios Georgios, en effet, que de Bosset avait installé ses troupes, comme en témoigne W. Turner, *Journal of a tour in the Levant* I (London 1820) 194, qui visita Céphallénie durant l'hiver 1813–1814. Sur les routes construites par le major de B., voir H. Holland (op. cit. en n. 12) 33ss., Turner op. cit. 192, G. E. Mavrogiannis, *Histoire des Iles Ioniennes de 1797 à 1815* II (Athènes 1889) (en grec) 251ss. Riemann (op. cit. en n. 22) 28, note que la route a détruit des tombes près de Kranè, entre Argostoli et Mazarakata. D'une manière plus précise encore, Kyparissis, Arch. Delt. 5 (1919) 120, indique que les premières trouvailles mycéniennes remontent «à l'époque de la construction des routes sur l'île par les Anglais» (trad.).

[39] *Στὰ Μνήματα*: ce nom est attesté par E. Tsitsélis, *Ὀνόματα θέσεων ἐν Κεφαλληνία*, Parnassos I (1877) 852 (cf. également Riemann [op. cit. en n. 22] 28 et Wolters [art. cit. en n. 23] 488). S'il existait dès avant la fouille de de Bosset, aurait-il pu échapper à W. M. Leake qui traversa le Livatho en sept. 1806 (*Travels in northern Greece* III [London 1835] 60ss.)? Cela est peu probable.

[40] Le fait que le catalogue manuscrit de N. (cf. supra n. 5) abrège parfois l'indication de provenance («Livatho» au lieu de «Catacombes de Livatho») ou, plus rarement, l'omet complètement, avait conduit Dessoulavy (art. cit. en n. 1) 133s. et 146, à penser que les vases ne provenaient pas tous des 'catacombes': en réalité, ces variantes n'apparaissent que lorsque la place a manqué au scribe ou alors quand il s'agit d'une pièce tout à fait identique à celle qui précède.

[41] Cf. Marinatos, Arch. Ephem. 1933. 100. Si l'occupation mycénienne du site n'a pas encore

d'apporter à l'étude de la civilisation mycénienne à Céphallénie autant d'éléments que les nécropoles, plus petites, mais mieux fouillées et surtout mieux publiées, de Diakata, de Lakkithra et de Metaxata. En venant enrichir de manière appréciable le matériel de Mazarakata, la collection de Neuchâtel cesse d'être un simple objet de curiosité pour devenir un véritable document historique; car si elle ne peut rivaliser avec les collection d'Argostoli pour le nombre des vases, elle compte, néanmoins, quelques-unes des pièces les plus représentatives de cette céramique 'céphalléno-mycénienne' qui mériterait, en raison de son caractère provincial et même composite, de faire un jour l'objet d'une étude systématique[42].

---

pu être prouvée (cf. E. Kirsten, dans Philippson [op. cit. en n. 14] 517 n. 2 et 602; du même, *Die griechische Polis als historisch-geographisches Problem des Mittelmeerraumes* [Bonn 1956] 44), c'est que la présence des ruines de l'époque vénitienne a empêché toute fouille jusqu'ici. Sur la ville médiévale, voir la récente monographie de N. Phokas-Kosmetatos, *Τὸ κάστρο Ἁ. Γεωργίου Κεφαλληνίας* (Athènes 1966).

[42] Sp. Marinatos, dont l'intérêt pour la civilisation mycénienne à Céphallénie – son île natale – est bien connu, laissait entendre, dès avant la guerre, qu'il entreprendrait peut-être lui-même cette étude (cf. Arch. Ephem. 1932, 43s.). Furumark (op. cit. en n. 21) considérant à juste titre la céramique céphallénienne comme «a derivative Mycenaean ware» (p. 540; cf. p. 575) ne la prend pour ainsi dire pas en considération. Mais le grand savant suédois a promis de lui faire une place dans son prochain volume consacré à l'histoire de la poterie mycénienne; cf. *The chronology of Mycenaean pottery* (Stockholm 1941) 91 n. 3. A l'heure actuelle le meilleur exposé d'ensemble se trouve chez Desborough (op. cit. en n. 2) 102ss.

Zechender Silen

Von Hans Jucker, Bern

Im VIII. Bericht über die Ausgrabungen in Olympia veröffentlicht Emil Kunze drei kleine Bronzesilene, die alle «in derselben Füllung in einem Umkreis von nicht mehr als vierzig Metern gefunden worden sind»[1]. Zwei sind völlig unversehrt, dem dritten, dessen Oberfläche etwas korrodiert ist, fehlt der linke Arm. Er war in die Schulter eingezapft und hatte vermutlich das fehlerhaft gegossene und daher amputierte ursprüngliche Glied zu ersetzen. Alle drei Dämonen liegen nach rechts hin mit angezogenem linkem Bein und drehen den Körper fast rechtwinklig von der leicht gewölbten Auflagefläche ab. Wo der linke Arm erhalten ist, stützt sich dessen Ellenbogen auf eine Unterlage, die Kissen, Schlauch oder Stein[2] sein kann, während die Hand ein Trinkhörnchen umfasst. Die beiden ersten erheben die geöffnete Rechte, was Kunze als «momentaner, unwillkürlicher Ausdruck froher Zecherlaune» auslegen möchte. Man darf sich fragen, ob die Gebärde nicht eher ein angeregtes Gespräch begleitete[3]; denn diese rundplastischen Gefährten des Dionysos geben sich natürlich nicht einsamem, stillem Trunke hin, sondern waren zu mehreren versammelt. Nach dem Bestand des Erhaltenen zu schliessen, blieben sie dabei unter sich; denn Mänaden, die sich ihnen gesellten, scheint es nicht zu geben[4]. Trotz beträchtlichen Unterschieden in Qualität und Ausführung glaubt Kunze, dass das neu gefundene muntere Trio in dieser Weise zusammengehöre und ein und dasselbe Gerät geschmückt habe. Als vierten schliesst er ihm den auf den Millimeter gleich hohen Silen der Sammlung Bührle in Zürich an (Taf. 1–2)[5], wobei er nur die Frage offen lässt, ob dieser auf dem gleichen Gefäss oder einem Gegenstück dazu angebracht war. Wie mir der Händler seinerzeit versicherte, stammt nämlich auch dieser Zecher aus Olympia. Da Kunze auf die Benutzung der für ihn eingeholten Publikationserlaubnis verzichtet hat, sollen hier im Zusammenhang mit der Anzeige des neuesten Bandes der Olympia-Berichte (vgl. unten S. 120 ff). wenigstens so viele Abbildungen nachgetragen werden, als für das Verständnis der Ausführungen Kunzes nötig scheinen. Diesen und meinem früheren vorläufigen Katalogtext ist wenig beizufügen.

Von den drei in Olympia verbliebenen Symposiasten hebt sich der nach Zürich verschlagene ab durch das Fehlen des Schnurrbartes, die ausrasierte Unterlippe, die auswärts statt nach vorne gewendeten Ohren, deren Spitzen zudem abgestossen sind, wenn sie nicht von Ursprung

---

[1] Kunze a. O. 236–245, Taf. 114–117.

[2] Kunze a. O. 237 unten. Bei einem vorzüglichen etruskischen, wohl chiusinischen zechenden Bronzesilen im Kunsthandel (1968) ist die Unterlage durch vier Zipfel deutlich als Kissen gekennzeichnet.

[3] Vgl. S. De Marinis, *La tipologia del banchetto nell'arte etrusca arcaica* (Rom 1961) Taf. 6–10.

[4] Vgl. U. Jantzen, *Bronzewerkstätten in Grossgriechenland und Sizilien*, JdI 13. Ergänzungsheft (Berlin 1937), Taf. 2, 8–9: gewiss keine Mänade, sondern eine Hetäre, Pendant zu Jünglingen wie Taf. 2, 4–5. Weitere Zecher ausser Kunzes Nachtrag a. O. 241 Anm. 57f. u. a. Jucker, *Bronzehenkel und Bronzehydria in Pesaro*, Studia Oliveriana 13/14 (1966) 96ff. Taf. 36. D. G. Mitten und S. F. Doeringer, *Master Bronzes from the Classical World* (Cambridge 1967) 43. 45. 95. In einer schweizerischen Privatsammlung befindet sich ein 'Gegenstück' zu dem bekleideten Zecher in Samos B. 2 (E. Buschor, *Altsamische Standbilder* 3 [Berlin 1935] 50 Abb. 181f. 193; U. Jantzen, *Griechische Greifenkessel* [Berlin 1955] 100 Anm. 146, 2,) L. 10,0 cm, H. 5,2 cm, in der Längsachse leicht gewölbte Standränder.

[5] H. Jucker in *Sammlung Emil G. Bührle* (Kunsthaus Zürich 1958) Nr. 7, Abb. 2. M. Gjödesen, *Greek Bronzes: A Review Article*, AJA 67 (1963) 344 Anm. 96. R. Lullies, *Griechische Plastik, Vasen und Kleinkunst*. Leihgaben aus Privatbesitz (Staatl. Kunstsammlungen Kassel 1964) Nr. 17. Kunze a. O. 240ff. , L. 8,0 cm, H. 5,1 cm. Grüne Patina mit braunroten Flecken, stellenweise leicht versintert. Photos des Verf. Mit freundlicher Erlaubnis von Frau Ch. Bührle-Schalk.

her mehr abgerundet waren. Über den Brauen fehlt wie bei Nr. 3 (B 4700) die eingravierte Linie der Nrn. 1 (B 4232) und 2 (B 4200). Der Umriss des langen auf den Rücken fallenden Haares entspricht Nr. 1, die Aufgliederung von Haar und Bart in Wellenbänder dagegen Nrn. 2 und 3, die einander aber in der trockenen und etwas flüchtigeren Ausführung dieses Details wie in der ärmeren plastischen Durchbildung näherstehen als dem exilierten Gefährten. Nur bei diesem fällt das Haar so tief in die Stirn und schliesst hier gerade ab. Wie Nr. 3 legt unsere Nr. 4 die rechte Faust auf den Oberschenkel. Aus dieser einen typologischen Übereinstimmung darf man indessen nicht ableiten, dass auch dem dritten Zecher das Trinkgefäss gefehlt haben muss.

Bei der ersten Bekanntgabe des Silens der Sammlung Bührle hatte ich mich zwischen mutterländisch-griechischer und grossgriechischer Herkunft nicht zu entscheiden gewagt. R. Lullies neigte dann im Katalog der Kasseler Ausstellung von 1964 der zweiten Alternative zu[6], während Kunze nun mit ausführlicher Begründung für lakonischen Ursprung eintritt, und ich glaube, dass er damit recht hat. Allerdings scheint mir die Argumentation eigentlich nur beim besten Exemplar, Nr. 1, durchführbar. Nur dessen «Auge leuchtet wie nach Taten spähend hervor»[7], nur dieser besitzt das «kostbar-glanzvolle Perlenhaar»[8] und jene spartanische «Elastizität und Spannkraft der Muskeln»[9], die besonders an die Figuren des Kraters von Vix erinnern. Wie Silen Nr. 1 überragen dessen Krieger, Pferde und Löwen an Sicherheit der Formgebung, besonders an ebendieser Spannkraft und an dem «Kostbar-Glanzvollen» der handwerklichen Vollendung alle westgriechischen Kleinbronzen ihrer Zeit. Krater und Silene dürften zwischen 530 und 520 in Sparta entstanden sein[10].

Kunze vermutet, dass in Nr. 1 das Muster erhalten sein könnte, nach dem Gesellen die beiden mitgefundenen gefertigt hätten. Dem Werk des Meisters folgt nach der Rangfolge der Qualität wohl der Silen in Zürich vor den beiden spröder modellierten in Olympia. Diese stehen nun freilich westgriechischen Arbeiten erheblich näher[11]. So lehrt die Silenreihe in eindrücklicher Weise, wie schwer die Zeichen des Abgeleiteten zu deuten sind und dass die Bemühungen um die Erfassung der Wesensart einer Kunstlandschaft von den Meisterwerken ausgehen sollten.

Zwei Nieten sitzen beim zweiten und vierten Silen über dem linken Knie und der rechten Ferse, beim ersten und dritten überm linken Knie und in der rechten Wade. Mit ihnen waren die Zecher auf dem leicht gewölbten Rand eines Beckens, vielleicht von der Form eines Deinos, befestigt, gewiss so, dass sie ins Gefäss hineinschauten. Die Überreste eines etruskischen Ausgussbeckens aus rotem Impasto, das in der Solothurner Ausstellung von 1967 gezeigt wurde[12], vermitteln wohl die beste Vorstellung eines solchen Gerätes.

Dem Wein also wenden sich die Silene entgegen, und der erste und zweite strecken die Hände, denen die begeisterten Blicke folgen, vielleicht ihm entgegen. Wie die Schiffe, die auf dem inneren Rand attischer Schalen, Kratere und Deinoi gemalt sind und, wenn diese gefüllt waren, sich im Weine spiegelten und auf ihm zu schwimmen schienen[13], so nahm auch dieser

---

[6] a. O.: «Zweite Hälfte des 6. Jhs., wohl grossgriechisch.»

[7] E. Langlotz, *Frühgriechische Bildhauerschulen* (Nürnberg 1927) 92.

[8] Kunze a. O. 243.

[9] Langlotz a. O. 94.

[10] H. Jucker a. O. (vgl. oben Anm. 4) 107ff. M. W. Stoop, *A Laconian Lady?* BABesch 39 (1964) 83ff. Die Variationen in der Behandlung von Haupt- und Baarthaar bei Silen 1 darf man mit den Unterschieden zwischen den Mähnen der Krater-Pferde vergleichen.

[11] Vgl. etwa. Jantzen a. O. Taf. 2, 4–5; 15, 59–60; 32, 133. Kunze a. O. 242: «Da indes kein spezifischer unteritalischer Zug an ihnen zu entdecken ist, bleibt ihre Heimat im Mutterland zu suchen.» Die «kargen und trockenen» Formen des Haares (S. 239), die zu kleinen (Nr. 2) und noch mehr die übertrieben grossen Augen (Nr. 3) könnten doch bei isolierter Betrachtung vielleicht als Provinzialismen ausgelegt werden.

[12] *Antike Kunst aus Privatbesitz Bern-Biel-Solothurn* (Archäol. Seminar der Univ. Bern 1967) Nr. 361 Taf. 47 (D. Kaspar). Ein ganzes Becken, von dem aber die Liegefiguren bis auf die Ansatzstellen weggebrochen sind, steht in der Villa Giulia in Rom. Zur Form des Gefässes, zu dem die Silene gehörten, vgl. Kunze a. O. 241 Anm. 59.

[13] P. Mingazzini, *Vasi della collezione Castellani* (Rom 1930) 1, 212ff. R. T. Williams, JHS 77 (1957) 315. *Ars Antiqua* (Luzern), *Auktion 3* (29. 4. 1961) Nr. 95 (K. Schauenburg).

1. Bronzesilen aus Olympia, Slg. Bührle, Zürich.

2. Bronzesilen aus Olympia. Rückansicht, L. 8,0 cm, H. 5,1 cm.

3. Bronzesilen aus Olympia, Detail.

4. Bronzesilen aus Olympia, Schrägansicht.

plastische Gefässschmuck direkten Bezug auf den Gefässinhalt. Die Trennung zwischen der idealen Welt des Kunstwerks und dem realen Bereich der Dinge ist hier aufgehoben. Schon griechische Brunnenfiguren ziehen das Wasser «ins Bild» hinein[14]. Gartenskulpturen vermählen sich der sie umgebenden Natur[15]. Im Grunde wird es freilich so sein, dass das Kunstwerk dabei die Sache ins Mythische hinüberverwandelt. Der Wein *ist* Dionysos. Das besagen auch die Augenskyphoi[16] und -schalen, keine deutlicher und schöner als die des Exekias, auf deren Boden den Gott auf dem weinfarbenen Meer herannahen sah, wer sie bis zur Neige austrank[17]. Im Kreise lagerten unsere Silene also um ihren Herrn und waren des Gottes voll, zu dem sie ausschauten[18].

---

[14] G. Bakalakis, *Satyros an einer Quelle gelagert*, AntK 9 (1966) 21. B. Kapossy, *Römische Brunnenfiguren* (Diss. Bern 1969) 35 Abb. 21. 73f.

[15] Cic. *Ad Q. fr.* 3, 1. 5. Dazu H. Jucker, *Vom Verhältnis der Römer zur bildenden Kunst der Griechen* (Frankfurt 1950) 43f. Vgl. auch die Polyphemgruppe in der Grotte von Sperlonga, Skylla, Krokodil und Nil im Kanopus der Hadriansvilla, B. Kapossy, *Zwei Anlagen der Villa Hadrians*, Gymnasium 74 (1967) 34ff.

[16] *Clara Rhodos* Bd. 6/7, 501ff. Abb. 29. *Münzen und Medaillen AG* (Basel) *Vente XVI* (10. 6. 1956) Nr. 107, jetzt Boston, Museum of Fine Arts 150.64. Oxford, Ashmolean Museum 1926, 404. *Encycl. Photogr. de l'Art: Le Musée du Louvre* Bd. 2 (1936) 268A irrtüml. als korinthisch, 7. Jh. bezeichnet. Die Gruppe soll gelegentlich mit Abbildungen vorgelegt werden.

[17] Arias-Hirmer-Shefton, *A History of Greek Vase Painting* (London 1962) Taf. XVI, 59.

[18] Vgl. I. Jucker, *Der Gestus des Aposkopein* (Zürich 1956) 34f. Man kann sich fragen, ob nicht auch aposkopierende Silene auf Rändern von Weingefässen angebracht waren (vgl. Abb. 15ff.). Ähnlich schauen Aposkopeuontes ins wirkliche Feuer: Abb. 28f.